

L'homme Juste (1)

Il était une fois un pauvre homme dont la femme venait d'accoucher d'un fils.

Il voulait que son enfant eût pour parrain un homme juste, et il se mit en route pour le chercher.

Comme il cheminait, son bâton à la main, il rencontra un homme qui lui était inconnu, mais qui avait bien bonne mine. Et cet homme lui demanda :

- Où allez-vous ainsi, mon brave homme ?
- Chercher un parrain à mon fils nouveau-né.
- Si vous voulez, je serai le parrain de votre fils ?
- Oui, mais.... je veux un homme juste.
- Eh bien ! vous ne pouviez pas mieux tomber ; [je suis votre homme] (2).
- Qui donc êtes vous, alors ?
- Le bon Dieu. [Littéralement le Seigneur Dieu] (3).
- Vous juste, mon Dieu !... Non ! non ! Partout j'entends se plaindre de vous, sur la terre.
- Oui ? Et pourquoi donc ?
- Pourquoi?... Oh ! pour bien des motifs... Les uns, parce que vous les envoyez dans ce monde mal tournés de toutes les façons, bossus, boiteux, sourds, muets, maladifs, – pendant que d'autres sont bien faits de tous leurs membres, vigoureux et pleins de santé, et qui ne sont pourtant pas meilleurs que les premiers ; – d'autres, et d'honnêtes gens, comme j'en connais beaucoup, parce que, ils ont beau travailler et se donner du mal comme des brutes, ils sont toujours pauvres et besoigneux, pendant que l'on voit leurs voisins, des fainéants, des propres à rien... Non, je vous le dis, vous ne serez pas le parrain de mon fils... Adieu !

Et le père poursuivit sa route.

Un peu plus loin, il rencontra un grand vieillard à la barbe longue et grise (4).

– Où allez-vous ainsi, mon brave homme ? lui demanda celui-là aussi.

– Chercher un parrain pour mon fils nouveau-né, [répondit-il] (5)

– Si vous voulez, je serai son parrain ?

– Oui, mais il faut vous dire, auparavant, que je veux avoir un homme juste pour parrain à mon fils.

– Un homme juste ? Je suis, alors, celui qu'il vous faut.

– Qui donc êtes-vous ?

– Saint Pierre.

– Le portier du Paradis, l'homme aux clefs ?

– Oui.

– Eh ! bien, alors, vous aussi, vous n'êtes pas celui qu'il me faut.

– Comment, est-ce que vous voudriez dire que je ne suis pas juste ? Et pourquoi donc, s'il vous plaît ? demanda saint Pierre, avec un peu d'humeur.

– Pourquoi ? Oh ! je vous le dirai bien : parce que, pour des peccadilles, pour des riens pour ainsi dire, vous refusez, dit-on, votre porte à d'honnêtes gens, des gens de peine comme moi qui, après avoir bien travaillé toute la semaine, boivent peut-être une chopine de cidre ou une goutte d'eau-de-vie de trop le dimanche après vêpres... Et puis voulez-vous que je vous dise encore ?.. Vous êtes le premier des apôtres, le chef de l'Eglise... N'est-ce pas vrai ?

– Oui, et après ? (6).

– Eh ! bien, dans votre église aussi, il n'y a rien que pour de l'argent, et là comme ailleurs, le riche passe toujours avant le pauvre... Non, vous ne serez pas, vous aussi, le parrain de mon fils... Adieu !

Et il poursuivit sa route (7).

Un peu plus loin, il rencontra un autre personnage qui n'avait pas bonne mine du tout : il portait une faux sur son épaule, comme un faucheur qui se rend à l'ouvrage.

- Où allez-vous, mon brave homme ? lui demanda aussi celui-ci
- Chercher un parrain à mon enfant nouveau-né.
- Si vous voulez, je serai son parrain ?
- Oui, mais il faut vous dire auparavant que je veux un homme juste pour parrain à mon fils.
- Un homme juste ! Je suis votre affaire, alors, car vous ne trouverez jamais un plus juste que moi.
- Ils me disent tous cela ! mais qui êtes-vous donc ?
- Le Trépas (8).

- Oh ! oui, alors !... Oui, vous êtes juste, vous, car vous n'avez pitié de personne, et vous faites bien votre besogne. Riche et pauvre, noble et vilain, roi et soldat, jeunes et vieux, forts et faibles... vous les fauchez tous, chacun à son tour, quand son heure est venue, sans écouter leurs lamentations, leurs menaces ou leurs prières ; sans faire attention à leur argent et à leur or. Oui, vous êtes réellement juste, vous, et vous serez le parrain de mon fils. Venez avec moi.

Et le pauvre homme retourna alors à sa chaumière, accompagné de celui qu'il avait choisi pour parrain à son fils.

Le Trépas tint l'enfant sur les fonts baptismaux, et il y eut ensuite chez le père un petit festin, où l'on but du cidre et l'on mangea du pain blanc, ce qui n'arrivait pas souvent.

Avant de partir, le parrain dit à son compère :

- Vous êtes d'honnêtes gens, ta femme et toi, mais vous êtes bien pauvres. Puisque tu m'as choisi pour être le parrain de ton fils, je veux te révéler un secret qui te fera gagner beaucoup d'argent. Toi, mon compère, tu seras à présent médecin, et voici comment tu te comporteras. Quand tu seras appelé auprès d'un malade, si tu m'aperçois debout au chevet du lit, tu pourras dire à coup sûr que le malade guérira, et lui donner en guise de remède tout ce que tu voudras, de l'eau claire si tu veux, il s'en tirera toujours. Mais, si tu m'aperçois au pied du lit, il n'y aura rien à faire, le malade mourra infailliblement.

Voilà donc notre homme devenu médecin, et de se conformer aux recommandations de son compère le Trépas. Il disait toujours, et sans jamais se tromper, si son malade en réchapperait ou non. Comme il disait toujours la vérité, et que ses remèdes ne lui coûtaient pas cher, vu qu'il ne donnait que de l'eau claire à ses semblables, il devint riche en peu de temps.

Quant le Trépas passait devant sa maison, il entrait pour voir son fileul et causer avec son compère.

L'enfant venait à merveille, et le médecin, de son côté, vieillissait et s'affaiblissait tous les jours.

Un jour, le Trépas dit aussi à son compère : - Moi, je viens te voir, à chaque fois que je passe par ici, et toi tu n'es encore jamais venu chez moi ; il faut que tu viennes aussi me rendre visite, pour que je te régale à mon tour et te fasse voir ma maison.

- Je n'irai te voir que trop tôt, répondit le médecin, car je sais bien qu'une fois qu'on est chez toi, on n'en revient pas comme on veut.

- Sois tranquille à ce sujet, car je ne te retiendrai pas avant que ton tour soit venu ; tu sais bien que je suis l'homme huste par excellence.

Le médecin accompagna donc un jour son compère le Trépas chez lui. Ils allèrent au loin, au loin, à travers les montagnes et les plaines, les grands bois, les fleuves, les rivières, et des pays parfaitement inconnus au médecin.

Le Trépas s'arrêta enfin devant un vieux château ceint de hautes murailles, au milieu d'une forêt, et dit : - C'est ici.

Ils entrèrent dans le château. Le maître de l'endroit régala son comère d'un bon repas, et, quand ils se levèrent de table, il le conduisit dans une immense salle où il y avait des millions de cierges de toute dimension, de longs, de moyens, de courts ; et leurs lumières variaient également : les unes étaient fortes et

brillantes, d'autres étaient plus simples, et d'autres étaient ternes, fumeuses et près de s'éteindre. Il reste un moment à les contempler, sans pouvoir parler, tant il était étonné et ébloui par ce spectacle.

- Que signifient tous ces cierges, compère ? demanda-t-il, quand la parole lui revint.

- Les cierges de la vie ? Comment cela donc ?

- Tous ceux qui vivent présentement sur la terre ont là chacun son cierge auquel est attachée sa vie.

- En vérité ?... Il y en a de longs, de moyens, de courts et de toutes les dimensions ; de brillants et de beaux, de ternes et fumeux, et d'autres près de s'éteindre... Pourquoi cela ?

- Oui, c'est comme les vies des hommes sur la terre ; les uns viennent de naître, et ont longtemps à vivre, d'autres sont remplis de force et de jeunesse, et d'autres sont faibles, ternes et près de s'éteindre.

- En voici un, par exemple, qui est bien long.

- C'est celui d'un enfant qui vient de naître.

- Et cet autre, comme il est brillant et que la lumière en est belle !

- C'est celui d'un homme dans la force de l'âge.

- En voilà un, là-bas, qui va s'éteindre.

- C'est celui d'un homme qui va mourir.

- Et le mien ? Où est-il ? Je voudrais bien le voir aussi.

- Le voilà, près de vous.

- Celui-là !... Oh ! mon Dieu ! il est presque entièrement brûlé ! Il va s'éteindre.

- Oui, vous n'avez plus que trois jours à vivre.

- Que dites-vous ?... Je n'ai plus que trois jours à vivre ?... Mais, puisque vous êtes le maître ici, ne pourriez-vous pas faire durer mon cierge un peu de temps encore ? Si vous y ajoutiez, par exemple, un peu de cet autre qui est là ?...

- Celui-là, c'est celui de votre fils, mon filleul, et si je faisais ce que vous dites, je ne serais plus juste.

- C'est vrai, - répondit le vieux médecin, - et il courba la tête en poussant un soupir.

Puis il s'en retourna chez lui et fit appeler le recteur de sa paroisse, et, trois jours après, il mourut, comme le lui avait prédit son compère le Trépas.

Conté par Yves-Marie-Etienne Corvez, de Plourin
(Finistère), le 16 du mois d'août 1876. -
Recueilli et traduit en français par F. M. Luzel (9).

- (1) Nous donnons ici la traduction de Luzel, parue dans le tome III de la *Revue celtique* (1876-1878), en signalant au passage les quelques variantes avec le breton.
- (2) Luzel a omis de traduire le passage que nous ajoutons entre crochets.
- (3) Le passage entre crochets est ajouté par Luzel.
- (4) Le texte breton parle d'une barbe «blanche» et non «grise» comme l'écrit Luzel.
- (5) Passage ajouté par Luzel en français.
- (6) Le texte breton dit : «Saint Pierre hoche la tête pour dire «oui».
- (7) Un passage non traduit : «o krozmola bepred» (en grommelant toujours).
- (8) On trouve ici une note de Luzel : «En breton, la Mort personnifiée (*ann Ankou*) est du masculin, et c'est pour cela que le pauvre homme la désire pour parrain, et non pour marraine, à son fils. C'est aussi pour la même raison que j'ai traduit par *le Trépas*, au lieu de *la Mort*.»
- (9) Le texte est suivi d'une longue note de Luzel, que nous donnons ici in extenso :

« La légende de l'*Homme juste* n'est pas particulière à la Bretagne. Comme presque tous les vieux récits populaires, on le trouve dans différentes régions, chez différents peuples, plus ou moins complète, plus ou moins altérée. Grâce à des renseignements fournis par M. Emmanuel Cosquin, un des savants les plus compétents en la matière, je puis faire les rapprochements suivants :

Elle se trouve dans Grimm (*Kinder und Hausmaerchen* (n°44), sous le titre de : *La Mort et son filleul*, conte hessois. Commencement semblable à celui de la version bretonne. Le pauvre homme refuse successivement comme parrain le bon Dieu et le Diable, et accepte enfin la Mort. Celle-ci

fait de son filleul un grand médecin. Elle lui indique une certaine plante qui guérira certainement ses malades, quand il la verra (elle, la Mort) au chevet du lit. Si, au contraire, elle se tient au pied du lit, il n'y aura rien à faire, le malade ne pourra être sauvé. - Le filleul, improvisé médecin, devient riche et célèbre. Appelé près du roi, malade, il voit la Mort auprès du lit. Alors, il retourne le lit, de manière à ce que la Mort se trouve au chevet. La Mort, quoique très-mécontente, lui pardonne, pour cette fois : mais ayant recommencé le tour pour la princesse, malade aussi, elle le conduit dans une sorte de caverne où il voit une multitude de lumières, etc....

Le reste, comme dans le conte breton.

Comparez deux autres contes allemands de la collection S. W. Wolff, p. 395, et de la collection Proehle, n°13.

Guillaume Grimm, dans ses remarques, cite une farce allemande de Jacques Ayres (dans son *Opus theatricum*, publié après sa mort, en 1605), qui ressemble beaucoup au conte hessois ; mais l'épisode des lumières y manque. Il mentionne aussi, comme analogue, un petit poème de Hans Sachs, de 1553.

Dans une collection de contes hongrois (Gaal-Stier, n°4), même introduction. Le pauvre homme ne veut pas de Jésus pour parrain, «par qu'il n'aime que « les bons ». - L'épisode des lumières s'y rencontre. Le pauvre homme, et non son filleul, devient médecin, comme dans le conte breton. Cette partie, qui semble altérée, est inférieure à la partie correspondante du conte hessois.

Dans un conte sicilien, recueilli par Mlle Gonzenbach (n°19), introduction différente. Quelque temps après la Mort a été marrain (ici, ce n'est pas comme en allemand et en breton, où la Mort étant du masculin, elle est «parrain»), elle vient chercher le pauvre homme et l'emmène dans un sombre caveau où brûlent une multitude de lampes, etc... Dans ce conte, comme dans le conte breton, ce n'est pas non plus le filleul qui devient médecin.

L'épisode des lumières se trouve également dans un conte italien de Vénétie publié par MM. Widter et Wolff, dans le *Jarbbuch für romanische und englische Literatur*.

Gueulette, dans ses *Mille et un quarts d'heure, Contes tartares*, ou plutôt prétendus tels, a aussi, dans le quart LXXIII, sous le titre d'*Aventures d'un Bûcheron et de la Mort*, un pauvre homme (un bûcheron) qui prend la Mort pour parrain d'un enfant nouvellement né et qu'il voulait exposer aux bêtes féroces. Le parrain lui fait connaître les vertus médicinales de certaines herbes qui guérissent nombre de maladies ; et, de plus, afin que ses arrêts de vie ou de mort soient infaillibles, il lui dit que quand il le verrait au pied du lit de ses malades, ceux-ci guériraient, mais que rien au monde ne pourrait les empêcher de mourir quand il le verrait au chevet du lit. Le bûcheron, devenu médecin, trompe aussi son compère la Mort, en

retournant le lit, quand le malade est désigné pour mourir, et il sauve ainsi les jours du grand Iskender, c'est-à-dire d'Alexandre le Grand.

L'épisode des lumières manque.

Il a été publié dans l'*Almanach provençal* de 1876, pages 60 et suivantes, sous la signature de *Lou Cascarelet*, une version provençale du même conte très-rapprochée de la version bretonne, sauf pourtant l'épisode des lumières, qui y manque.

Enfin, dans une autre version bretonne que j'ai recueillie, le pauvre homme, devenu médecin, guérit tant de monde que la Mort se plaint à lui de ce qu'il n'arrive plus personne du pays dans son royaume. Le médecin profite même du secret qu'il doit à la Mort pour essayer de ne pas mourir. Mais la Mort le rattrape par un moyen singulier que voici :

«Devenu très-riche et retiré des affaires, comme il se promenait un jour dans ses champs, il aperçut un charretier embourbé qui faisait d'inutiles efforts pour dégager sa charrette enfoncée jusqu'au moyeu dans une fondrière. Il alla lui porter secours et reconnut dans le charretier son compère la Mort, qui lui dit que sa charrette était remplie des vieux habits en lambeaux qu'il avait usés à le chercher. - Eh ! bien, lui répondit le médecin, uses-en autant encore, puis nous verrons. Tu m'as appris le secret pour t'échapper, en retournant le lit quand je te vois au chevet, et ne je serai si sot que de me laisser prendre.

«Et comme un des maigres chevaux de la Mort avait la foire et salissait la route : - Empêche donc tes chevaux de salir ainsi mes routes, lui dit le médecin.

«- Empêche-les toi-même, si tu le peux, lui répondit la Mort.

«Alors le médecin prit un caillou rond sur la route, l'introduisit dans le c... du cheval et l'y enfonça en frappant dessus avec un autre caillou.

«Mais le cheval fit un pet violent et chassa le caillou qui alla frapper le médecin au front et avec tant de force qu'il en mourut sur place.»

L'épisode des lumières manque aussi à cette version.»